

Jacques Jouet

L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière

Roman



Extrait de la publication

L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière

DU MÊME AUTEUR

NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX, *poésie*

FINS, *roman*

POÈMES DE MÉTRO

UNE RÉUNION POUR LE NETTOIEMENT, *roman*

LA RÉPUBLIQUE DE MEK-OUYES, *roman-feuilleton*

POÈMES AVEC PARTENAIRES

VANGHEL, *Théâtre IV*

MON BEL AUTOCAR, *roman*

JULES ET AUTRES RÉPUBLIQUES, *cinq romans*, volume comprenant : *La voix qui les faisait toutes – Gulaogo, une histoire africaine – Cognac – L'aubergiste du magasin général – Jules*

CANTATES DE PROXIMITÉ, *poésie*

MEK-OUYES AMOUREUX, *roman-feuilleton*

Chez d'autres éditeurs

LA SCÈNE EST SUR LA SCÈNE, *Théâtre I (Limon)*, volume comprenant : *Les méfaits d'un auteur – Hamlet, une parallèle – Les vaincus – Le moment de la scène – On remet la porte sur ses gonds – Les z'hurleurs – Trois fois trois vœux – Monsieur Frankenstein – Question – Le jour où Romillat changea de compagnie – Les z'hurleurs 2 – Théâtre – La Femme aux Cendres – Les bienfaits du silence*

MORCEAUX DE THÉÂTRE, *Théâtre II (Limon)*, volume comprenant : *Technique de surface – Passer le poteau – Jésus enseigne les Goliath – Tour de la scène en 80 minutes – Le baiser à l'acteur – Acteur cheval – Danse, distance, photographie – Autre question – Hamceste – La sortie au peuple – Trois fois trois phrases – Ils n'ont plus de vin – On ne joue pas*

LA NOCE, de S. Wyspianski, cotraduction avec Dorota Felman (Christian Bourgois)

GUERRE FROIDE, MÈRE FROIDE (Atelier du Gué)

LE BESTIAIRE INCONSTANT (Ramsay)

ROMILLATS, nouvelles (Ramsay)

Les autres livres de Jacques Jouet sont répertoriés en fin de volume.

Jacques Jouet

L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-159-3
www.pol-editeur.fr

*Toute ressemblance des personnages
de ce roman avec des personnes existant,
ayant existé ou existant dans le futur et le
concret ne saurait être que le fruit de la
potentialité.*

PREMIÈRE PARTIE

I

Le 2 février 1930, à six heures du matin, naquit Georges Romillat entre les cuisses de sa mère. Elle dira volontiers, sa vie durant, qu'il vint dès le début jouer dans ses jambes.

À la naissance de Georges, Madame Romillat mère, née Joséphine Juliand, était une veuve toute récente. Elle avait dû porter le veuvage presque aussi longtemps que l'enfant. Quatorze ans plus tôt, son époux était pourtant revenu vivant de la grande boucherie, quoique avec des morsures de gaz dans les alvéoles pulmonaires et un voile sur sa voix de chef pâtissier. En cuisine, il avait recommencé à donner des ordres en les inscrivant sur des ardoises. Sa mort était une séquelle qui avait pris tout son temps.

Georges ne connut pas son père autrement que par les récits de seconde main qu'en gardait sa sœur aînée, sur ce chapitre plutôt partageuse. Oublier ce qui pour lui ne serait jamais directement mémorable fut l'enjeu de sa petite enfance. Il affecta de ne pas poser de questions sur l'être incongru auquel il reprochait en secret son absentéisme. Il crut bientôt, et définitivement, ne rien en savoir.

Madame Romillat eut toutes les peines du monde à faire admettre à l'État qu'elle devenait veuve de guerre. Elle n'y parvint qu'in extremis et à un taux dévalué. La cause de tout cela était déjà une vieille histoire, et feu le commerçant renommé devait forcément laisser après lui un magot confortable.

La pâtisserie Romillat, sise à Paris, rue Gaspard-Monge, souffrit d'être ainsi décapitée. Il n'y avait pas de fonds disponibles pour faire face à des intempéries. Le commerce ne pouvait pas s'autoriser de pause. Dévorée de doutes sur ses capacités, Madame veuve passa tant bien que mal aux commandes, bientôt courtisée respectueusement par le notaire de famille, un fournisseur de matière grasse et l'expert-comptable. Seul le second était célibataire. Il eût mieux valu pour ses affaires qu'elle leur laissât des illusions, au moins le temps d'être au fait de tous les rouages. Durcie par son

malheur, elle fut cassante. Au début, on voulut bien la comprendre, et puis, comme elle persistait, on la cassa, en retour. Sans colère apparente et sans cérémonie, toutes les planches de la profession lui furent savonnées. La pâtisserie changea de propriétaire – c'est le nouveau qui fit une bonne affaire! – et la « belle » arriva, puisque celle de 14-18, déjà, s'était appelée la revanche.

1940 et la France défaite, Georges Romillat, sa mère et sa sœur Julie gagnèrent l'Anjou des origines paternelles afin d'y vivoter la tête dans les épaules. Toute la beauté de Romillat mère fut brûlée dans l'éducation des deux enfants. Sans doute aurait-elle pu s'y multiplier, mais Joséphine prenait tout ce qui arrive par l'anse de la seule virtualité catastrophique, chose qui use. La guerre passa, trop longue évidemment. La conjoncture bougeait avec une lenteur que nul ne pouvait apprécier sans désespoir. Et puis le beurre et le savon revinrent jouer leur rôle dans la toilette et la cuisine comme si de rien n'avait été.

À l'âge de quatorze ans (mais il en annonçait quinze), sans rien demander à personne, Georges quitta l'école et le domicile familial pour se placer en apprentissage dans un restaurant des Ponts-de-Cé, le *Pot de Terre*. Il commença par les lavages : la plonge et la salade, les boyaux du boudin quand on tuait le cochon. Deux mois plus tard, il savait sept plats de tradition. Le ragôût, la matelote de tanche, le civet de lièvre et sa liaison au sang, le civet bonne femme, le salmis de perdreaux, la perdrix aux choux et la gibelotte. C'était en pleine période de braconnage généralisé puisque l'état de guerre encore si proche interdisait les armes privatives. Gagnant la confiance du patron, il tâta des collets et, plus rarement, du fusil à un coup qu'on ne sortait que peu et lequel épaulant Georges n'était que maladroit, préférant de très loin, si l'on peut dire, la proximité des fourneaux. Quoiqu'on lui dît et répétât qu'il avait de qui tenir, il regardait avec défiance les apprêts de gâteaux et les entremets, qu'il n'arrivait pas même à goûter, aux moments cruciaux de la fabrication.

– Ça ne m'embête pas du tout, disait Joséphine, qui devait à la pâtisserie les meilleurs et les pires moments de son existence. Tu fais ta route à toi. Tu n'as de comptes à rendre à personne.

– Maman, regarde bien, en revanche...

Georges transmit à sa mère comment refaire du sang de lièvre avec des caillots, en les désagrégeant à la fourchette et les délayant dans un vin rouge épais. Bientôt, il apprit tout sur les abats et put s'acheter un vélo.

Les lundis, puisque c'était congé, Georges vendait des timbres-poste du monde immense dans l'arrière-salle d'un café de Trélazé. Il les récupé-

rait sur des enveloppes trouvées dans les poubelles à la porte de maisons où il savait que de grands fils entrepreneurs travaillaient, au loin, à sucer la moelle de nos colonies ou à leur greffer de la matière grise – c'était selon les idéologies. Il fournit bientôt tous les philatélistes en herbe du département. Quand il connut les chevronnés, leurs règles ou manies et leurs exigences, les cours de ses produits souvent mal dentelés s'effondrèrent. Il perdit la foi dans les timbres et arrêta le petit métier.

À ses débuts dans la profession culinaire, Georges changea souvent de restaurant, parfois remercié, souvent remerçant. On l'estimait trop généreux avec la clientèle ; il trouvait ses patrons pingres, à compter les morilles comme des pépites d'or. Il partait quand tel ou tel n'avait plus rien à lui apprendre. Il se jura qu'un jour, dans cette corporation, il serait son propre maître.

C'était Julie qui s'occupait de ses gains avec un soin de banquière professionnelle, lui préparant sou à sou un pactole pour un avenir encore sans contours. Elle apprenait la dactylo et les fondements du secrétariat comptable. La famille mûrissait. Madame Romillat mère se vit bientôt déchargée par sa fille de sa dernière responsabilité : le linge de Georges. Absente de ses minutes comme l'avait été, à la fin de sa vie, son père de légende¹, Madame Romillat mère mourut du cœur et de ne plus savoir quoi faire de sa vie. Et ce fut comme si Georges n'attendait que cela pour regagner Paris, qu'il considérait comme son vrai terroir. Sa valise était légère : quelques vêtements passe-partout roulés autour de ses couteaux et spatules. La gare Montparnasse était pleine de vie.

Il fit des pieds et des mains pour habiter rue Gaspard-Monge, trouvant finalement à s'embaucher dans un petit hôtel de la Contrescarpe, à l'enseigne du *Pot de Fer à Moulin*. Sa carrière prenait du muscle, après

1. Gros travailleur imaginatif, Jules Juliand avait déposé le brevet de plusieurs machines agricoles, pour finalement les construire dans une usine qu'il avait fondée en 1902, sur un coup de tête, le jour de la mort de Zola. En marge des tracteurs et autres préfigurations de moissonneuses, sa passion secrète était l'automobile, à quoi il consacrait tout son temps de loisir. Il conçut la *Petite Juliand* et en réalisa un prototype. Jamais il n'eut les fonds pour en fabriquer une série (une série, alors, commençait à trois). La concurrence et les appétits étaient trop rudes. Il conçut et dessina la *Grande Juliand*, pour familles nombreuses, mais qui resta sur le papier. Un incendie pas très naturel ravagea son usine, tordit les socs et les herses, refondit les essieux et les mandrins, fit tomber la charpente. Ses contrats d'assurances étaient très insuffisants. Pourtant, le Père Juliand entra dans la légende angevine en gardant avec lui ses soixante ouvriers, qu'il chargea de la reconstruction à l'identique moins quelques défauts à corriger. Il dut vendre sa Petite Juliand et mourut triste piéton.

Les Ponts-de-Cé. Le confort de l'hôtel était sommaire. Il fit de son mieux pour l'améliorer, à petits pas et d'une façon rationnelle qui n'entraînât pas la ruine du propriétaire.

À Paris, donc, s'étant lié par accident avec des étudiants en histoire qui ne semblaient pas étudier souvent mais qui l'impressionnaient par leur conversation, Georges plongea dans les livres et les cahiers. En douze mois de travail intensif, il se remémora ce qu'il avait oublié et rattrapa ce qu'il avait négligé d'apprendre dans les disciplines lourdes, avec pas mal d'anglais et d'italien, en prime. Tout surpris de travailler si facilement dans des domaines qui l'avaient naguère effrayé, il passa son baccalauréat sans peine en candidat libre.

Bientôt, il quitta le *Pot de Fer à Moulin*, dont il estimait avoir fait le tour. Il eut un fier certificat.

Le père d'un de ses compagnons historiens tenait un hôtel-restaurant à Granville, le *Cotentin content*. Georges y fut serveur, puis chef de rang. Il réorganisa bientôt toute une équipe de femmes de chambre qui le trouvèrent trop sérieux et trop timide. On ne le débauchait pas pour un bain de minuit. L'une d'elles, qui n'était pas la plus rassurante, le coucha quasi de force sur une table à repasser sans toutefois pouvoir en tirer quelque chose. Les pestes lui menèrent la vie si dure qu'il fit une petite dépression nerveuse. Vaincu par sa brigade, par la gestion du planning et le suivi des horaires, il dut partir se reposer (c'était un euphémisme : on lui fit des rayons !) dans un sanatorium des Alpes, car un début de tuberculose avait été diagnostiqué de surcroît, sans doute à tort. Du moins bénéficia-t-il à cette occasion d'un sursis à son incorporation pour le service militaire, ce qui n'était hélas que partie remise, comme on verra. Il prit le train pour le Grand-Saint-Bernard et entra en détention.

D'évidence, les malades étaient arrivés avant achèvement des locaux, dans le sanatorium tout neuf. Il était de construction si récente que les abords étaient loin d'être présentables : herbe encore souterraine après le grand remuement des machines ; source d'électricité provisoire ; routes dont les bas-côtés n'étaient pas stabilisés. Tout sentait l'épuisement des budgets et celui des fonctionnaires de l'Assistance publique, leur impossibilité commune à joindre les deux bouts. Le chauffage central marchait à merveille, c'était toujours ça de satisfaisant, mais il le faisait au prix d'une philharmonie de plombier qui alignait beaucoup de styles, frappements et sifflements, glouglous et quasi-sirènes : le poumon du bâtiment avait la santé fragile. Dès l'aube, la cuisine sentait dans tout le bâtiment, couvrant l'odeur de plâtre frais et bientôt les

effluves médicamenteux, une odeur de graisse chaude et perpétuelle, cousine de l'huile de machine qui imprègne tout navire. Aux étages, deux fois seize fenêtres carrées regardaient le sud, mais sans terrasse privative. Au sein du monstre, un jeune malade, intarissable sur le fait qu'il avait vu Moscou, Kazan et Volgograd, appela tout de suite ses amis « camarades ». Il mourut sans attendre l'inauguration officielle, regretté de Romillat, qui comptait sur lui pour des histoires de plans quinquennaux et de camps de redressement, au coin du feu. Les salons qui donnaient sur le futur jardin arrondissaient trois portes vitrées solennelles. Mais derrière elles, les fauteuils de cuir étaient tacitement réservés aux soignants qui, eux, pouvaient fumer le cigare sans se cacher et s'accordaient un peu de détente entre deux tournées de grabataires. On comptait quatre paires de colonnes, sur les côtés et dans son dos, quand on s'apprêtait à descendre les marches pour shooter dans les mauvaises herbes. Du haut de son grand âge, la montagne se moquait bien de cette architecture.

Au sanatorium, Georges continua à étudier, suivant par correspondance un cursus universitaire d'histoire et de géographie. Il rencontra deux patients comme lui dont la co-présence fut décisive. L'un était philosophe en herbe, post-socratique avéré, entièrement voué à la conversation avec autrui. L'autre, tourné vers la carrière politicienne, s'intéressait tout particulièrement aux questions de quantité de population, avec des convictions natalistes que le baby-boom de l'après-guerre encourageait. Le premier était très atteint. Son mal s'aggravait de jour en jour, sans affecter sa bonne humeur. Au plus fort d'une douleur, il la soulignait par une grimace excessive et trouvait aussitôt un éclat de rire dans ses réserves, qui s'achevait en toux. Il savait que le premier dialogue venu, même prudemment dépassionné, pouvait être son dernier. Le second alter ego piaffait de ne pas être plus utile à la IV^e République, dont ses camarades de parti avaient la charge depuis le départ du général de Gaulle. Il fumait comme un pompier en se cachant à peine.

Georges ne se sentait pas attiré par des soins médicaux à donner à ses amis ou à lui-même, soins qu'on leur conseillait de prendre en charge ou de relayer pour regarder en face la maladie et soulager le personnel. Parler des heures durant sur le balcon de l'un ou de l'autre, emmitouffés dans des couvertures et s'imaginant surgeler ainsi le bacille de Koch, lui suffisait. Il s'intéressait en revanche à la gestion du sana, qui avait, elle aussi, bien besoin d'être soignée. Il fit preuve d'un grand don d'analyse et d'une étonnante capacité à imaginer des solutions simples et locales pour des pro-

blèmes compliqués. Il fit aussi la preuve publique qu'il était un grand travailleur. Avec ses deux inséparables, il fonda une association de patients que la direction du sanatorium ne put ignorer longtemps. Il en fut le secrétaire. Georges eut bientôt ses entrées à l'économat et dans les cuisines. L'ordinaire de la cantine y gagna, sinon en vraies hauteurs gastronomiques, du moins en qualité moyenne et fraîcheur des produits. Romillat tentait d'observer une position médiane entre les théories alimentaires qui en tenaient pour la quantité et les mets puissants, afin que les patients trouvent l'énergie de lutter contre leur mal, et celles qui affirmaient que ce gavage épuisait par trop des organismes déjà faibles. Entre l'une et l'autre de ces positions inconciliables, les menus concrets tendaient à l'équilibre, compte tenu des difficultés d'approvisionnement, qui étaient encore réelles. Les conflits de diététique, cela dit, continuaient d'être aigus.

Pierre Bex – c'était le nom de celui qui brûlait d'entrer en politique – défendait en particulier le droit des malades à une vie amoureuse et sexuelle la plus normale possible. Il le faisait au grand jour, à moitié plaisantin. Au début des années cinquante, c'était d'une folle hardiesse. Et ce, d'autant plus que la médication rimifon-streptomycine passait, dans la rumeur, pour stimuler le désir sexuel. Or, l'activité érotique au sana était intense chez certains sujets, mais il ne fallait pas que cela soit dit. La littérature licencieuse, avec ses conséquences masturbatoires, était encouragée. Parmi les jeux de société, le Monopoly était en vogue, qui révulsait Pierre Bex : l'argent, l'argent, le jeu n'avait que ce mot à la bouche, l'argent pour acheter toute la terre, toute la ville, privatiser les gares, les eaux et l'électricité. Bex eut pour objectif d'érotiser radicalement les jeux de société. En tant que président de l'amicale des patients (en charge aussi de la trésorerie), il exigeait d'être écouté et y parvenait en parlant bref et précis, tirant sur sa Craven A. Il était révulsé quand il constatait que la tuberculose était l'alibi des autorités sanatoriales pour imposer ce qu'il appelait « l'ordre moral ou sexogramme plat ». Il conçut et distribua, en son seul nom, un tract qui disait en grosses lettres : À QUAND UNE NAISSANCE AU SANA ? La question suscita de la gêne. Un deuxième tract s'exclama : NON AU NÉGATOSCOPE ! Le nom du verre mural et lumineux, utile à lire les radiographies, était considéré dans l'article comme le blason d'une administration sanatoriale profondément nihiliste et pour laquelle toute idée d'avenir était incongrue. ET VIVE LE DEVOIR DE PROTESTATION ! – UN MALADE AMOUREUX PROTÈGE SON AMOUR. – AIMER ET FUMER TUE LE BACILLE ! La petite imprimerie de l'établissement fut surveillée plus étroitement. On mit les réserves de papier dans des armoires et posa des cadenas sur les machines. Plus tard, après une pause endormeuse, des slogans subver-

sifs apparurent sur les radiographies elles-mêmes, à côté du numéro d'ordre, de la date et du nom du patient : NOUS NE SOMMES PAS MORTS ! – LES POUMONS DÉSIRESNT ! À TOI POUR TOUT DE SUITE ! Une radiographiste, qui accessoirement fournissait Bex en cigarettes, y perdit son poste. Pierre la caressa une dernière fois et la recommanda dans un ministère.

Un jour, au sanatorium, Julie rendit visite à son frère. En un sourire qui se voulait modeste, elle lui dit :

– Je t'apporte tes comptes.

– Mais je ne suis pas à l'article de la mort...

Ce n'était pas le sens de son geste. Elle fut meurtrie qu'il le prît de cette façon, et trahit son désagrément par une crispation : un pli au coin de la bouche. En voulant trop cacher ses inquiétudes, les avait-elles exhibées ? Elle voulait seulement regarder vers l'avenir, montrer à son frère qu'elle avait fait du bon travail et que ses placements avaient rapporté. Georges lui dit qu'elle manquait d'humour. Elle en convint, ce n'était pas nouveau. Mais en jetant les yeux sur les chiffres, Georges fut très surpris des résultats, auxquels il ne s'attendait pas. Il dit à sa sœur que cet argent, ce beaucoup d'argent, était à elle autant qu'à lui. C'était les mots qu'elle était venue chercher, même si elle exprima, pour la forme, le désaccord qu'elle avait préparé. À l'entendre, elle-même n'avait besoin de rien et n'avait pas de projets en dehors de la famille. Elle embrassa son frère de toutes ses forces et sans les précautions d'hygiène qu'on recommandait. Elle se rendit compte avec émotion qu'il avait du fond de teint sur les joues mais n'en fit pas la remarque.

– Je veux que tu puisses acheter ton hôtel ou ton restaurant, ou ton hôtel-restaurant.

– En tout cas, tu seras ma comptable.

– Moi, ça n'a pas d'importance.

– J'ai dit ce que j'ai dit. Je te prie de le noter sur tes tablettes. Bientôt, il faudra être prête.

– Je le serai.

– Nous ferons la révolution dans l'hôtellerie !

Le trio de beaux parleurs mâles accueillit la sœur en son sein, puisque c'était une femme capable et les deux pieds dans le concret, point trop désagréable à regarder, au demeurant, quoique ses manières fussent un peu sèches. Les bras fins ou les bras maigres ? Attention, Julie, vous pourriez passer très vite du côté de la laideur. Ne faites pas cette bêtise, elle serait irréversible.

Tragiquement inspirée, Julie tomba sous le charme du philosophe, qui ressemblait à son père et à son frère sans en porter l'interdit. Le malade ne

se crut pas autorisé à la courtiser, sans toutefois lui brosser un tableau précis de son état. Leur relation demeura séparée par un hygiaphone purement mental, par les mystères de la streptomycine et par les crachoirs pliables en carton verni qu'après usage il fallait brûler dans une chaudière. Une nuit, Julie jura secrètement à la montagne blanche et vert wagon que, si son amour encore non déclaré n'y était pas hostile, elle, Julie Romillat, le guérirait, dût-elle nettoyer ses poumons avec la langue et donner des années de sa vie. Plus Julie s'échauffait, plus le jeune homme observait ses distances. Il s'enfonça peu à peu dans un mutisme qui devenait désagréable pour les tiers. Elle osa prendre sa main qui était moite, presque un viscère. Elle n'en conçut aucun dégoût. Il la retira en tremblant. Elle la reprit avec moins de conviction. Il ne lui dit pas qu'on allait le réopérer et qu'il y laisserait encore quelques côtelettes. Comprenant que sa venue avait brisé quelque chose sans parallèlement rien construire, Julie fut mortellement triste et repartit épuisée après avoir repoussé Pierre, qui, entre deux portes, s'était présenté à la hussarde comme recours. Petit et vif, plus rondouillard qu'un républicain de ministère, Bex n'avait pas le pouvoir de faire oublier la maigreur de feu du philosophe. Julie voulait savoir que de sa vie elle ne connaîtrait pas d'autre attirance. Le matin de son départ, en cachette, elle emprunta dans la chambre de son frère la boîte cubique en métal à couvercle qui contenait le crachoir en cours. C'était là un trésor dont elle ne consentirait jamais le partage, et surtout pas avec le feu de charbon qui attendrait vainement dans les sous-sols. Elle déplaça le carton et le nettoya de la langue avant de le remplacer par un tout neuf qu'elle monta en cube selon les rainures. La surface du carton paraffiné était d'une douceur presque animale. Elle conçut quelque jouissance dans ce défi lancé à la contagion. Si elle n'attrapait rien, c'est que la vie était pour elle. Roulette russe.

Georges ne lui avait pas repris la gestion de ses comptes, bien au contraire. Il l'encourageait à poursuivre et à le faire pour lui comme pour elle-même. Il y avait à Angers un bien immobilier d'origine familiale à eux transmis par l'oncle Paul² qui n'était pas facile à vendre en raison d'un droit de

2. Paul Saimont, ancien marin et sang-mêlé, avait été le compagnon d'un capitaine de corvette (officiellement son ordonnance). « Oncle » n'était qu'à moitié exact, puisque sa sœur était sa demi-sœur. Son capitaine avait péri d'une chute de cheval, en 1915, alors qu'il rejoignait son aviso dans le port de Rochefort-sur-Mer. Paul vécut encore plus de trente années en vendant périodiquement au compte-gouttes les nombreuses estampes japonaises de tout premier choix – surtout des paysages marins, mais aussi des scènes de lit – qui formaient la collection de son ami et dont la cote ne cessait de monter.

préemption sur le terrain, que faisaient jouer contradictoirement la ville et l'Assistance publique. La négociation paraissait interminable, attirant comme la glu notaires et avocats dont Julie cherchait pourtant à se passer à grand renfort de visites, d'expertises estimatives et de lettres recommandées. Georges lui dit :

– Ce sera ta dot.

– Je ne pense pas que je me marierai un jour.

– Maman disait que tu étais trop difficile.

– Oui, ce doit être cela.

– Moi, je dis que tu t'y prends mal.

– Ça doit être ça aussi. Mais je réussirai à vendre notre taudis. Je t'en fais le serment.

– Cela non plus n'est pas obligatoire.

– Si ! Et bien avant que tu sois un vieillard cacochyme. Objectif hôtel ! Tu n'as pas le droit de l'oublier.

– Je ne pense qu'à ça.

Julie repartit dans sa province, bardée de toute sa déception amoureuse, mais consentante. Elle était obscurément convaincue d'un sien destin de tristesse pareil à celui que diffusaient beaucoup de romans neurasthéniques. D'une certaine façon, sur ce chapitre accidenté, elle était désormais tranquille. Sa vie serait plus simple que celle de bien d'autres. Elle n'éprouvait aucun sentiment d'injustice. Elle espérait mourir avant son frère, privilégié d'aïnesse.

Le petit philosophe, dont elle avait bien cru être amoureuse, attendit qu'elle fût partie pour cracher une bonne moitié de son sang qui attendait l'échéance. Trois médecins³ visitèrent contradictoirement le malade et, d'un commun accord, l'expulsèrent, avec d'autres, du sanatorium pour la raison qu'ils allaient trop mal et pourraient bien être l'avant-garde de toute une danse macabre.

– Nous n'avons plus de chambre pour vous, lui dirent-ils en bons presque hôteliers. Retournez quelque temps dans votre famille. Vous êtes intelligent. Vous savez à présent vous soigner vous-même. Vous en savez autant que nous.

Georges était révolté à l'idée que l'ami ne mourrait pas au milieu de ses amis, le complice dans le cercle de ses complices. Pierre Bex ne parta-

3. L'un d'eux était le futur prix Nobel de médecine Charles Doucement, de nationalité suisse, canton de Neuchâtel, qui découvrit l'un des germes de la *lipotite*, avant de mourir lui-même d'une chute du cœur.

geait qu'à moitié cette réaction épidermique. Il considérait que la mauvaise humeur de Georges, suite à l'éloignement du mourant, était induite. Son indignation n'était pas transformable en un règlement d'intérêt général et valable pour tous.

– Je ne me battrais pas pour que l'on meure ici. Ou alors de plaisir. De plaisir d'amour.

– N'empêche, c'est une sorte de raffle !

– Non, le mot est inacceptable.

– Comment dit-on « adieu » en langue sana ?

– On dit « à bientôt ». La plupart du temps, on ne tient pas parole.

Deux mois se passèrent encore avant l'annonce du décès de l'ami « déporté ». Pierre et Georges, quant à eux, étaient considérés comme guéris, sans l'exérèse pulmonaire et la thoracoplastie qu'avait connues leur compagnon moins chanceux. Ils tournèrent la page en réacceptant la vie.

Georges retrouva Paris avec plaisir et perdit de vue Pierre Bex, que la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière, le Parti socialiste de l'époque) dépêcha en Algérie puis en Afrique noire, afin d'enquêter sur le développement prévisible des populations indigènes considéré exclusivement d'un point de vue quantitatif, et donc avec une bonne dose d'inquiétude. Non que l'on s'angoissât beaucoup de la misère qui s'ensuivait, mais d'une potentialité insurrectionnelle de masse, davantage. On parlait de « pression démographique », formulation particulièrement franco-centrée.

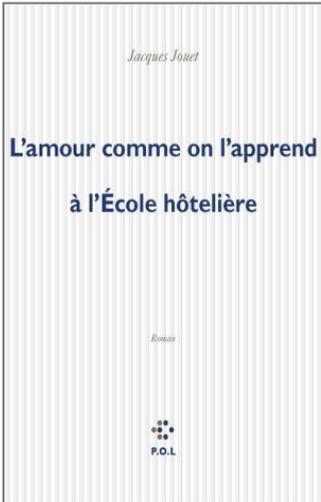
– Eh bien quoi ? pensait tout haut Pierre Bex, il y a progrès ! C'est signe que les indigènes sont en meilleure santé ! Ce n'est pas mieux que l'extinction des Aztèques ou des Maoris ?

– On peut voir ça comme ça... doutait le haut-commissaire.

Sans trop s'en vanter auprès de ses amis, Bex gardait dans son portefeuille le recopiage qu'il avait effectué d'un discours du général de Gaulle, le 2 mars 1945, à l'Assemblée consultative provisoire : « [...] s'il est acquis que, décidément, le peuple français ne se multiplie plus, alors la France ne peut plus rien être qu'une grande lumière qui s'éteint. Mais, dans ce domaine encore, rien n'est perdu, pour peu que nous sachions vouloir. Afin d'appeler à la vie les douze millions de beaux bébés qu'il faut à la France en dix ans⁴, de réduire nos taux absurdes de mortalité et de morbidité infantile et juvénile, d'introduire au cours des prochaines années,

4. On verra plus loin que Bex, en collaboration, en fit un certain nombre.

Achévé d'imprimer en juin 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1956
N° d'édition : 144714 – N° d'imprimeur : 06XXXX
Dépôt légal : août 2006
Imprimé en France



Jacques Jouet
L'amour comme
on l'apprend
à l'École hôtelière

Cette édition électronique du livre
L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière de JACQUES JOUET
a été réalisée le 23 mai 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2006 par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782846821599)
Code Sodis : N44389 - ISBN : 9782818004487
Numéro d'édition : 144714